

**LA RAISON
DU PLUS FORT**

DU MÊME AUTEUR

Les Requins de Trieste

2006

et « Points Policiers », n° 1602

Les Morts du Karst

2007

et « Points Policiers », n° 1835

Mort sur liste d'attente

2008

et « Points Policiers », n° 2181

À l'ombre de la mort

et « Points Policiers », n° 2434

La Danse de la mort

2010

Veit Heinichen

**LA RAISON
DU PLUS FORT**

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ALAIN HURIOT ET FRANÇOIS MORTIER

ÉDITIONS DU SEUIL
25 bd Romain Rolland Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Die Ruhe des Stärkeren*
Éditeur original : Paul Zsolnay Verlag, Vienne
© original : 2009, Paul Zsolnay Verlag, Vienne
ISBN original : 978-3-552-05455-4

ISBN 978-2-02-101218-7

© Novembre 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

D'incessants soupirs ne conjurent pas le sort.

Pétrarque

Déjà le jeune homme a traversé dans les airs et l'Europe et l'Asie. Il atteint les côtes de la Scythie et se rend au palais de Lyncus, qui règne dans ces contrées. « Quel est, lui dit ce roi, le motif de ton voyage ? Quel est ton nom ? Et quelle est ta patrie ? » « Triptolème est mon nom ; la célèbre Athènes est ma patrie, lui répond l'étranger. Je ne suis venu ni par terre, à travers de longs chemins, ni sur un vaisseau qui sillonna les mers : je me suis ouvert un passage dans les plaines de l'éther. J'apporte avec moi les dons de Cérès, qui, confiés aux champs, produisent une nourriture salubre et d'abondantes moissons. »

Le barbare, jaloux d'une pareille découverte et voulant usurper l'honneur, reçoit Triptolème dans son palais ; et tandis que le sommeil le livre sans défense, il l'attaque le fer en main. Au moment où il va achever son crime, Cérès le change en lynx, puis elle ordonne au jeune Athénien de remonter sur son char sacré à travers les airs.

Calliope avait fini son chant. Les Nymphes, unanimes, décernent le prix aux déesses de l'Hélicon. Les Piérides vaincues murmurent l'injure et l'outrage. « Puisque, reprit la Muse, c'est peu pour vous d'avoir déjà mérité, par votre défi téméraire, un légitime châtement, et que vous osez encore ajouter l'insulte à l'audace, la patience n'est plus en notre pouvoir ; et justement irritées, nous saurons vous punir et nous venger ! »

Ovide, *Métamorphoses* V, 648-668, d'après la traduction de G. T. Villenave, Paris, 1806.

Pina panique

Les halètements se rapprochaient dangereusement. Elle ne leur avait d'abord pas prêté attention, mais elle prit peur et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un robuste molosse blanc taché de roux la poursuivait en montrant les dents. Il allait la rattraper. Les babines retroussées, laissant voir une chair rouge et une dentition d'un blanc éclatant, l'animal n'avait pas l'air particulièrement tendre. Encore cent mètres et il serait prêt à bondir. Prise de panique, Pina appuya sur les pédales et essaya de prendre du champ. Mais la route était sinueuse, Pina devait rouler sur la chaussée pour éviter d'atterrir dans le fossé, tandis que la bête fonçait en ligne droite. En contrebas dans la vallée, les toits rouges d'un petit village brillaient au soleil de décembre. Il lui serait impossible d'arriver jusque-là. Le chien courait comme après un lapin, il semblait avoir reçu l'ordre de la faire chuter à tout prix et de la déchi-queter. Enfin, elle aperçut au milieu d'une prairie une meule de foin, qui n'avait apparemment pas trouvé place dans la grange et que le paysan avait laissée à l'air libre, en la recouvrant d'un plastique blanc. Pina fila dans sa direction, sauta de son vélo et tenta d'escalader la bâche glissante. Une fraction de seconde, le silence se fit derrière elle. Soudain son pied gauche se trouva bloqué et une violente douleur la transperça, un poids énorme s'accrochait à elle et la tirait vers le bas. Le chien, qui grondait furieusement, avait planté ses crocs dans sa chaussure et se balançait à un mètre au-dessus du sol, tentant

d'agripper la bâche. Pina voulut le frapper de son pied libre, mais dans cette position il restait hors d'atteinte. Dans un dernier effort, elle réussit à se hisser un peu plus haut et à attraper la corde qui fixait la bâche. Les coups destinés à la bête tombaient dans le vide. La situation était sans issue. D'où pouvait venir ce chien ? Combien de temps tiendrait-il ? Quelle était cette race ? Un pitbull, un dogue argentin, un mâtin napolitain ? Pina ne supportait pas les chiens et s'était toujours refusée à les distinguer. Celui-ci s'agitait comme un pantin désarticulé, il feulait littéralement et avait une mâchoire d'acier. Ses canines avaient traversé le cuir et Pina avait le talon en feu. Si seulement elle avait pu défaire sa chaussure et se débarrasser de ce fauve, rendu plus féroce encore par le sang de son pied.

Elle n'avait pas le choix, elle ne pouvait que crier de toutes ses forces. Au cours de sa formation, elle avait appris que, dans ce genre de situation, c'est en donnant de la voix qu'on obtient un résultat, mais la tirade haineuse qu'elle adressa au quadrupède ne sembla guère l'impressionner. Jamais elle n'aurait imaginé que ses aptitudes aux sports de combat, son corps surentraîné et sa capacité de réaction se révéleraient un jour aussi peu utiles. Elle hurlait comme sous la torture, espérant que quelqu'un finirait par l'entendre. Le chien ne relâchait pas son emprise. Elle réussit enfin, d'un coup de reins, à se tourner sur le dos, ce qui lui permit de replier sa jambe droite. D'un coup de pied ajusté, elle fracassa la mâchoire supérieure de l'animal, qui retomba dans l'herbe sans un bruit, tout étourdi. Il tourna un moment sur lui-même, puis se tint à nouveau prêt à bondir, comme s'il ne ressentait aucune douleur. Mais Pina se trouvait provisoirement en sécurité. Le cœur battant, elle regardait le chien qui n'attendait qu'une chose : qu'elle descende de son piédestal.

Dans la vallée, les cloches de l'église se mirent à sonner, appelant les fidèles à l'office dominical de neuf heures. Pina ouvrit la fermeture éclair de sa sacoche à la recherche de son

téléphone portable. Elle entendit au loin un sifflement qui détourna son attention. Lorsque son regard revint sur son tortionnaire, la place était vide. Le chien s'était volatilisé.

*
* *

Comme tous les dimanches matin, sauf en cas de pluie ou de nécessité de service, Giuseppina Cardareto avait enfourch  sa bicyclette. Comme toujours le dimanche, elle s'était levée plus tôt qu'en semaine, bien que le jour n'ait fait qu'une timide apparition. En selle d s sept heures, elle était capable de parcourir cent cinquante kilomètres avant midi, cent mille fois sa taille. Elle variait chaque fois l'itinéraire allant de son appartement au centre de Trieste, quasiment au niveau de la mer, jusqu'au sommet du karst. Selon qu'elle se sentait en forme ou non, elle s'imposait ou non des préliminaires. La route côtière, qui longeait des rochers tombant à pic dans l'eau, ne lui paraissait pas assez difficile. En cette matinée de décembre, Pina se sentait plus forte que Popeye. Personne ne pouvait la suivre dans le raidillon de la Via Commerciale. C'est après, en continuant de grimper vers Conconello, après avoir dépassé les antennes-relais rouge et blanc, que commençait la torture. Sans descendre de vélo, suant et ahanant, elle avançait mètre par mètre. Elle pestait souvent contre elle-même, mais sa volonté finissait par triompher et, après avoir franchi quatre cent cinquante mètres de dénivellation, elle appréciait, en se laissant glisser vers Banne puis en poursuivant vers Basovizza, de laisser l'air frais lui fouetter le visage. Elle passa sans s'arrêter le poste-frontière en direction de Lipizza, les douaniers des deux côtés éprouvaient du respect – ou de la pitié – pour les sportifs.

Trois ans déjà que la petite inspectrice d'origine calabraise travaillait à Trieste et, quel que soit le parcours emprunté, elle tombait fatalement sur des endroits où elle était déjà venue en voiture de service, sirène hurlante. Et ce, bien que la ville

n'offre guère d'occasions à des officiers de police criminelle ambitieux et désireux d'accélérer leur carrière. Certes, une série d'audacieux cambriolages dans les villas de la haute société faisait, depuis un certain temps, la une des quotidiens, et la récente hausse de l'immigration clandestine causait bien du souci aux autorités concernées, mais les enquêtes criminelles se faisaient trop rares au goût de Pina. Ici, les grosses affaires se traitaient dans les coulisses et il était bien difficile d'y voir clair : les flux financiers qui transitaient par Trieste tenaient en haleine les agents de la Guardia di Finanza, qui surveillaient également les importations illégales passant par le port ou les postes-frontières. Si quelqu'un devait être éliminé, les commanditaires faisaient en sorte que l'opération ne se déroule pas en ville. Il revenait alors à d'autres collègues d'intervenir. Au cours des derniers dix-huit mois, Pina avait eu à traiter une seule affaire criminelle, que le commissaire lui avait confiée sans hésitation, et qui selon elle reflétait bien ce qui se passait dans la région. Un homme de quatre-vingt-quatre ans avait poignardé sa voisine de quatre-vingt-onze ans et prévenu illico la police. Pas d'enquête, uniquement de la papperasse, les aveux du coupable et les déclarations des témoins à rentrer dans l'ordinateur pour les transmettre au procureur. C'est tout. L'impulsif vieillard n'avait même pas été incarcéré, il lui était interdit de quitter son domicile et il devait subir un traitement psychiatrique, il semblait exclu qu'il se transforme subitement en serial killer. Il avait même ri en entendant prononcer la sentence, car dans l'appartement voisin régnait enfin ce qui lui manquait lorsqu'il avait brandi son couteau : le calme. Dans de telles conditions, pourquoi ne pas rester confiné dans ses quatre murs ?

Lors d'une opération récente, très spectaculaire, elle n'avait échappé que de justesse à une procédure disciplinaire. Le scénario mis au point avec le commissaire, son supérieur, l'avait sauvée. Aucune contradiction n'était apparue devant la commission d'enquête. Elle n'avait récolté qu'un avertissement, qui

ne figurerait pas dans son dossier. Mais l'affaire qui mobilisait la police de Trieste depuis des années avait beau être définitivement réglée, elle n'obtenait pas d'avancement. Elle avait souffert dans son orgueil et gardait pour elle son désir de rejoindre le Sud le plus vite possible. Il valait mieux, pour un temps, jouer les modestes. Elle ne portait plus ses cheveux noirs en touffes rebelles, elle les avait laissés pousser pour se donner un minimum de féminité. Elle manifestait même une certaine amabilité, en particulier envers ses collègues femmes, dont on ne l'aurait pas crue capable. Elle était irréprochable dans le service. Trois fois par semaine, elle consacrait ses loisirs à se perfectionner en kickboxing dans une association sportive de la police et, par deux fois, elle s'exerçait au kung-fu avec un professeur privé, dans la mesure où un délinquant ne venait pas bouleverser son emploi du temps. L'inspectrice Giuseppina Cardareto avait pour ambition de marier son intelligence à d'impeccables techniques de combat, afin de devenir imbattable, y compris pour le cas où – elle ignorait encore quand et pour quel mobile – elle quitterait un jour la police. Cela pouvait arriver plus vite qu'elle ne le pensait, les médias, avides de sensationnel, dans une société de masse qui s'ennuyait, se montraient impitoyables envers les forces de sécurité, quand elles commettaient une entorse aux lois et règlements. Exactement comme les criminels et leurs avocats. Ils guettaient l'occasion de vous accuser des plus criantes exactions et infractions qui ne vous seraient même pas passées par la tête dans les pires situations. Il pouvait arriver aussi qu'on débusque inopinément une affaire que des personnages importants n'avaient aucune envie de voir élucidée. Vivre – jouer son va-tout. L'inspectrice Giuseppina Cardareto tâchait de rester calme, même quand son entourage s'emballait. Elle devait être la plus forte.

Un rayon de soleil fut le bienvenu en cette matinée d'hiver. Pina dévalait la route du Wippach au pied du Nanos. Pédalant comme une folle, deux heures durant, elle avait déjà parcouru

soixante-dix kilomètres en montées, descentes et virages en épingles à cheveux. Elle se sentait dans son élément. Mais la chaussée se trouvait dans un triste état et le trajet n'était pas une partie de plaisir. Pina ressentait tous les cahots et elle avait beaucoup de peine à maintenir sa moyenne tout en évitant la chute. Les poids lourds qui empruntaient cet itinéraire pendant la semaine avaient laissé leur empreinte dans l'asphalte, qui ressemblait à un patchwork ; le dimanche, les touristes prenaient le relais. Des voitures immatriculées à Ljubljana ou en Italie klaxonnaient sans cesse derrière elle afin qu'elle se range sur le bas-côté. Pina décida de prendre un chemin de traverse à la première occasion. À un carrefour près de Hrasce, un panneau indiquait « Vinska Cesta », une route des vins peu fréquentée, sur le karst slovène, en contrebas du Nanos, cette montagne dénudée qui domine toute la région et constitue la ligne de partage des eaux entre l'Adriatique et le bassin du Danube. Depuis des semaines, une calotte blanche couvrait son sommet, mais dans la vallée la température restait agréable. Pina empruntait ce parcours pour la première fois mais n'avait pas emporté de carte routière. Elle finirait bien par rejoindre la petite ville de Vipava, où deux sarcophages égyptiens vieux de quatre mille cinq cents ans étaient à voir au cimetière. Elle rentrerait en Italie par Nova Gorica.

Au lieu de cela, elle trônait sur une meule de foin de quatre mètres de haut, le talon en sang, au milieu d'une vaste prairie grillée par l'hiver, et elle mourait de peur devant un chien de combat qui avait subitement disparu. Désarmée, elle alluma son téléphone portable et consulta le répertoire. De l'autre côté de la frontière, elle aurait appelé ses collègues, mais ici elle ne connaissait même pas le numéro d'urgence de la police slovène.

*
* *

Sa chaussure de sport, qu'elle avait payée très cher – il avait fallu la commander, le 35 étant introuvable en magasin –, était bonne à jeter. La mâchoire du chien avait laissé de profondes traces dans le cuir, mais le talon renforcé avait tout de même permis d'éviter le pire. Seules les canines étaient rentrées dans son pied comme dans du beurre ; le calcanéum semblait atteint. La douleur s'avivait à chaque battement de pouls, il lui faudrait très certainement se faire administrer un vaccin antirabique. Tant bien que mal, Pina banda la plaie avec un mouchoir et essaya de se lever. Clignant des yeux, elle scruta encore une fois les alentours et entreprit de se laisser glisser doucement à terre. Elle émit un petit sifflement lorsqu'elle atterrit dans l'herbe. Elle avait moins mal quand elle posait son pied bien emballé. Clopin-clopant, elle retrouva son vélo, le redressa mais, contrairement à ce qu'elle espérait, elle était incapable de pédaler. S'appuyant sur le guidon, elle rejoignit la route en boitant. C'est alors qu'elle entendit claquer des sabots et hennir un cheval. La panique s'empara à nouveau d'elle ; il n'est pas rare qu'un cavalier soit accompagné d'un chien. Elle lâcha son vélo et, malgré sa blessure, se mit en position de défense. Si le molosse se risquait à l'attaquer une seconde fois, sa dernière heure avait sonné, car ce coup-ci la situation ne lui serait pas favorable. Elle le toucherait en plein vol s'il sautait sur elle, elle était suffisamment entraînée pour réussir. Elle serait la plus rapide et la douleur ne viendrait qu'après. Elle aperçut alors le cavalier, monté en amazone sur une jument lipizzan, qui galopait dans sa direction.

– *Dobro jutro!*

D'une simple pression sur la bride, la monture s'arrêta à cinq mètres de Pina. Celle-ci fut surprise d'entendre une voix d'homme, inattendue chez une personne montant comme une femme. Elle ne comprit pas les mots qui suivirent – du slovène, probablement. Si elle restait longtemps encore à Trieste, elle devrait, contrairement à la majorité des italianophones de cette ville, apprendre cette langue. Mais elle n'avait pas perdu

l'espoir de se faire muter dans le Sud. Elle haussa les épaules et fit un geste d'impuissance.

Le cavalier, compréhensif, lui adressa un sourire.

– Tout va bien ? demanda-t-il en italien.

Pina se demanda pourquoi il souriait. Parce qu'elle avait l'air ridicule en position de combat au milieu d'un pré ? Parce que son talon était maladroitement bandé avec un mouchoir imprégné de sang ? Parce qu'elle ignorait la langue parlée de ce côté-ci de la frontière, alors que son vis-à-vis maîtrisait la sienne ?

– Je vous ai aperçue de loin, sur la meule de foin, criant à perdre haleine. Je me suis dit qu'il fallait que je vienne voir.

– Le chien, interrogea Pina, méfiante, il est à vous ?

– Je n'ai pas vu de chien. Vous êtes blessée ?

L'homme, un peu plus jeune qu'elle, avait le teint particulièrement blême. À voir ses cheveux blonds, on aurait pu penser qu'il avait le même coiffeur qu'elle : il suffisait de passer deux fois la main dedans pour être coiffé. Il parlait italien sans accent et, à sa façon de s'exprimer, on savait que c'était un jeune homme de bonne famille.

Pina plia la jambe.

– Je suis incapable de pédaler. Si au moins je pouvais atteindre le village le plus proche...

– Je ne peux pas descendre, répondit le jeune homme, mais vous, vous pouvez peut-être vous hisser jusqu'ici.

L'animal reçut l'ordre de s'approcher de Pina.

– Je vous ramène chez moi et j'appelle un médecin pour qu'il examine votre pied. Vous y arriverez ? N'ayez pas peur, mon cheval ne bougera pas une oreille.

Pina atterrit tant bien que mal sur la croupe de la jument.

– Et mon vélo ? fit-elle, une fois installée.

Elle se rendit compte alors seulement que le cavalier monté en amazone était attaché à la selle. Ses jambes étaient plus minces que ses bras à elle et pendaient, inertes, sur le quartier de cuir noir soigneusement entretenu.

– J’enverrai quelqu’un le chercher, dit le jeune homme, qui avait remarqué le regard de Pina.

Après avoir mis sa monture au pas, il tira un téléphone portable de sa veste et donna quelques ordres qu’elle ne comprit pas.

– Je suis paralysé à partir de la troisième vertèbre lombaire, dit-il finalement. Mais j’ai grandi avec ce cheval et je n’ai jamais perdu l’espoir qu’à l’avenir un miracle s’accomplisse. On peut renoncer à tout, sauf à l’espoir. Peut-être pourrai-je un jour refaire de l’équitation normalement, sans que l’on se moque de moi parce que je monte en amazone. Vous avez fait du cheval ?

Pina répondit négativement. Dans son enfance, à Africo, sur la Costa dei Gelsomini en Calabre, où elle était née, elle était parfois montée sur un âne ; là-bas, la plupart des familles étaient trop pauvres pour que les petites filles puissent rêver de faire du cheval. On mangeait de la viande de cheval, sans l’attendrir auparavant en montant dessus.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en essayant d’éviter le ton en usage dans la police.

– Mes amis m’appellent Sedem, répondit-il sans autre explication. Et vous ?

– Appelez-moi Pina, diminutif de Giuseppina. Où m’emmenez-vous ?

Ils avaient traversé la route et escaladaient l’autre versant boisé de la vallée. La pente était si raide que Pina glissait de la croupe du cheval.

– Vous pourriez me déposer au village, ça irait plus vite.

– Vous serez mieux chez moi. La villa de mon père est là-haut. Un médecin est déjà prévenu. Il sera là quand nous arriverons. Un chauffeur viendra récupérer votre vélo avec le pick-up.

– J’aurais pu vous attendre... commença Pina.

Mais, lorsqu’elle s’aperçut que ledit Sedem prenait un air froissé, elle se hâta de terminer sa phrase d’un ton aimable :

– ... au lieu de vous déranger.

Au bout d’un moment, elle ajouta :

– Vous n’avez vraiment pas vu de chien ?

Sedem fit signe que non.

– Un chien de combat, blanc avec des taches rousses.

Elle leva son pied gauche. Le mouchoir était rouge de sang.

– La bête voulait me tailler en pièces. Elle a d’ailleurs failli réussir. C’est bizarre que vous ne l’ayez pas vue.

– De loin, on ne voit pas tout, dit Sedem. Nous sommes presque arrivés.

Alors qu’ils parvenaient au sommet, Pina aperçut une vieille ferme restaurée à grands frais qui offrait un panorama splendide sur le sud. Deux ailes perpendiculaires au bâtiment principal barraient la vue vers la cour intérieure. L’entrée s’effectuait par un porche en marbre du karst que fermait une lourde porte métallique dont les deux battants s’ouvrirent, dès que Sedem eut rentré un code dans son téléphone portable.

– Ne soyez pas étonnée, dit-il à Pina. Ce n’est plus une ferme. Les anciennes écuries ont été transformées en bureaux, à l’étage ont été aménagées des chambres d’amis. Il ne reste qu’une stalle pour la jument qui m’est entièrement dévouée.

Un homme attendait avec un fauteuil roulant au pied d’une rampe, devant laquelle le cheval s’arrêta.

– Je crains, dit Sedem à son domestique, qu’aujourd’hui il n’en faille deux. Allez chercher l’autre. Notre hôte est blessée. Le médecin est là ? Après vous, ajouta-t-il à l’intention de Pina. Moi, je me débrouille tout seul.

Elle glissa avec précaution de la croupe de la jument et le domestique l’aida à s’installer dans le fauteuil roulant. Son talon l’élançait, mais elle domina sa douleur lorsqu’elle vit son sauveur défaire les sangles qui le retenaient à la selle par la cuisse et la hanche, et se laisser tomber tout seul dans son fauteuil. Comme il savait être élégant malgré son handicap !

Un valet entraîna le cheval hors de la cour et, quand le claquement des sabots eut cessé, Pina crut entendre un chien aboyer derrière le bâtiment principal.

Le rêve de Duke

– « Istria libera », c'est comme ça qu'ils s'appellent ? lança Goran Newman dans un grand éclat de rire. Et ils veulent me tuer ? C'est merveilleux !

Il reprit son sérieux et fixa sa collaboratrice de ses yeux limpides.

– Bien joué, Vera !

De ses mains gantées de soie grise, il feuilleta le dossier que celle-ci avait déposé sur son bureau. Aux murs, quatre écrans plats affichaient, jour et nuit, les cours des principales places financières. Singapour venait d'ouvrir, les valeurs changeaient sans cesse, mais la flèche était orientée vers le haut.

– Ce n'est pas une plaisanterie, Duke !

Assis près de la jeune femme blonde élancée, à la taille de guêpe, se tenait Edvard, la trentaine, immense, musclé, habillé presque aussi élégamment que son chef.

– Schladerer, Mervec et Lebeni tirent les ficelles. Ils sont frustrés parce qu'une fois de plus tu les as doublés. L'achat des terrains au nord de Trogir, ç'a été la goutte qui a fait déborder le vase, après le revers qu'ils ont subi sur l'île de Hvar. Alors ils se servent de ce groupe d'« idéalistes militants », comme ils se définissent eux-mêmes, et on voit bien où ils veulent en venir.

– Ne t'inquiète pas ! Je connais ces messieurs depuis plus longtemps que toi. Ils sont incapables d'accepter une défaite. Il faudra bien qu'ils apprennent pourtant, sinon...

Il n'acheva pas sa phrase et se contenta de faire glisser deux doigts en travers de sa gorge.

Douze ans auparavant, Goran Newman, que tout le monde appelait Duke, avait traité avec les trois hommes d'affaires. Il avait rapidement repéré leurs points faibles. Schladerer avait d'excellents contacts avec certaines institutions financières autrichiennes et italiennes. Celles-ci s'implantaient dans toute l'Europe de l'Est et se livraient à des activités certes lucratives, mais qui devaient rester discrètes pour ne pas ternir leur image. Le lien avec la banque de compensation luxembourgeoise, qui réglait les flux financiers par l'intermédiaire de comptes secrets, leur était indispensable. La banque prenait en charge le plan de financement des achats de terrains et certains membres de la direction touchaient des pourcentages sur les plus-values. Mais le défaut de Schladerer était de se vanter, et trop souvent, de ses succès, comme s'il ne les devait qu'à lui-même. Son nom était fréquemment cité lors d'acquisitions d'immenses terrains en Croatie, le long de la côte adriatique, qu'il prétendait effectuer pour le compte d'un homme d'affaires tenant à rester dans l'ombre. Le marché à peine conclu, les terrains devenaient constructibles du jour au lendemain grâce à l'intervention de politiciens locaux corrompus. Tout le monde tremblait devant Mervec, un homme de quarante-cinq ans au visage anguleux, dont les relations avec les anciens services secrets garantissaient au groupe sa force de persuasion. Fallait-il intimider quelqu'un pour lui extorquer une signature ? Il suffisait de l'appeler et de disposer d'une certaine somme. Quant à Lebeni, c'était à lui que revenait officiellement le rôle du bienfaiteur. Il était chargé de démontrer tous les avantages de leurs acquisitions. Il expliquait habilement pourquoi il était préférable, dans l'intérêt général, de transformer de grands espaces naturels en terrains où l'on pourrait bâtir des équipements touristiques. Il se gardait bien de mentionner que, ce faisant, ils multipliaient par cinquante leur investissement initial. Schladerer, Mervec et Lebeni n'avaient aucun scrupule, ni la moindre élégance dans leurs méthodes. Duke disait toujours que seul un gentleman pouvait obtenir un profit maximal, car il se mettait à l'abri des

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2012. N° 101218 ()

Imprimé en France

